

Fille numéro 4

C'est une prise de conscience récente. Ça m'est venu le jour où le soleil s'est enfin montré.

Je m'enlise dans la routine. Un train-train laborieux, continu, interminable.

Le sexe, d'abord. On en est au stade où on sait tous les deux ce qui marche ou pas. L'idée de pimenter un peu les choses semble demander trop d'efforts. Alors, on fait la même chose, chaque fois. Avec quelques variations subtiles, bien sûr, mais toujours pour un résultat final identique.

Et ce n'est même pas par besoin d'être en harmonie l'un avec l'autre. Juste une série de gestes déterminés d'avance, qui ont fait leurs preuves et ont cent pour cent de chances de produire l'effet escompté.

Le désir n'entre même plus en ligne de compte.

On fait l'amour le samedi, plus un jour en semaine, en fonction de nos emplois du temps respectifs.

Ensuite, on se rend compte qu'on prend son petit-déjeuner tous les jours à la même heure, en fait, que les principaux repas se déroulent à intervalles réguliers – c'est réglé comme du papier à musique ; sans avoir à y penser, on sait aussi quand prendre une douche et combien de fois dans la semaine on va à la gym, quel jour on fait les courses et à quelle heure son feuilleton favori passe à la télé, quand on

doit mettre de l'essence dans le réservoir de la voiture et quand on doit avoir ses règles ; et rien ne change.

Ça a empiré le jour où le soleil s'est montré.

Je suis partie tôt, parce que je préfère faire le plein le mardi matin. J'ai mis mon gobelet de café isotherme dans le support prévu à cet effet et j'ai farfouillé dans la boîte à gants, à la recherche d'une pile de CD qui traînent là depuis des mois, ignorés et mal aimés. J'aperçois le logo de la maison de disques et je sais que j'ai tapé dans le mille. *The Hissing of Summer Lawns*, un album de Joni Mitchell, ma façon à moi de saluer l'arrivée de l'été.

Et le signe que c'est bien fini.

Mon train-train, d'abord quotidien, est devenu hebdomadaire, puis mensuel. Et maintenant, j'en suis certaine, l'an prochain, exactement à la même époque, je tendrai le bras vers la boîte à gants et ma collection de CD, qui seront légèrement plus rayés que cette année, afin de trouver mon disque favori et pleurer intérieurement à cause de l'absurdité d'une existence sans surprise.

J'ai besoin d'une aventure. D'une source de motivation. Les affaires vont bien, mais j'ai atteint un palier. Le mariage a été parfait, mais c'était il y a longtemps, plus d'un an déjà ; et, bien qu'ayant secrètement arrêté de prendre la pilule, je ne suis pas encore tombée enceinte – une déception mensuelle venue s'ajouter à ma routine.

Avec un profond soupir, je rabats le toit de la voiture, comme je le fais toujours à cette époque de l'année, espérant que quelqu'un me remarquera.

Oui, j'ai besoin de changement.

Oui, j'ai besoin de rompre cette monotonie.

Oui, je demande plus à la vie.

Mais pas ça.

Personne ne mérite ça.

Eames

Quand, au journal télévisé, un reporter mielleux parle à la caméra, tandis que des lumières bleues clignotent en arrière-plan et que la police délimite un périmètre de sécurité autour d'une maison, c'est ma maison.

Quand un voisin âgé est interviewé et lâche un cliché du genre « Il avait pourtant l'air normal. Vraiment quelqu'un de sympathique », il parle de moi.

Quand un petit attroupement se forme et que les gens ont l'air choqués, parce que le type qui leur a tondu le gazon la semaine précédente, les a aidés à porter leurs sacs de courses trop lourds le samedi ou s'est fait un plaisir de nourrir leur chat pendant qu'ils étaient en vacances l'été dernier n'a pas arrêté de tuer des femmes au cours de ces trente dernières années, ma vie entière en fait, ça aussi, c'est moi.

Sauf que personne, dans mon idyllique rue de Hampstead, n'a le moindre soupçon.

J'ai eu des liaisons avec plusieurs femmes du quartier, dont les maris font passer le travail avant leurs épouses, et j'ai même couché avec quelques-unes de leurs filles, en prime. Essayez seulement d'imaginer leurs sentiments, le jour où on m'attrapera enfin : elles en seront malades.

Mais soulagées aussi. Que je ne leur aie pas tiré une balle dans la bouche. Que je ne les aie pas suspendues au plafond

avec du fil de pêche de gros calibre. Ou que je ne leur aie pas transpercé le crâne d'une flèche.

Imaginez comme elles se sentiraient souillées à la pensée d'avoir forniqué avec un assassin sociopathe. Mais elles sauront aussi que nul autre que moi n'aurait pu apporter cette dose de danger et d'excitation dans leur vie si monotone et répétitive.

Quand le reporter rend l'antenne et que le présentateur passe au sujet suivant, comme pour nier l'existence d'un tel individu, c'est moi qu'il congédie.

Il ne connaît pas sa chance. Je pourrais m'en formaliser et le battre à mort avec un journal roulé sur lui-même, poser une pomme en équilibre sur sa tête ou lui enfoncer un poteau d'échafaudage dans le bide.

Mais d'abord, il faut qu'on m'attrape.

J'ai commencé tôt. Plus tôt que la plupart des tueurs.

Maman.

La première.

La Fille numéro zéro.

Les médecins ont dit qu'elle avait trop poussé et que ç'avait provoqué une embolie, mais je préfère penser que j'y étais pour quelque chose.

Bien sûr, je n'étais âgé que d'environ une minute quand ça s'est produit, mais, si j'avais voulu sortir, si j'avais voulu naître, rien de tout cela ne serait arrivé. Ma claustrophobie aiguë serait une manifestation de ma culpabilité liée à cet incident. Je n'y crois pas. Je voulais simplement rester à l'intérieur de cette matrice exiguë. Un point, c'est tout.

Mon père m'a élevé en me soumettant à un régime de haine et de négligence. Il m'a toujours tenu responsable de ce qui était arrivé, et à juste titre. Tout le mérite m'en revient. Mais ce n'est pas pour cette raison que je suis devenu ce que je suis. Papa n'y est pour rien. Il ne m'a jamais maltraité physiquement ni même menacé. Il élevait rarement la voix. Après la mort de maman, il n'en avait tout simplement plus

l'énergie nécessaire. Il restait assis dans son fauteuil, cloué devant la télévision, comme fasciné par un spectacle qu'il était le seul à voir, au-delà du poste lui-même. Un catatonique à temps partiel. Un alcoolique à plein temps. Mais je ne lui en veux pas. J'assume pleinement ce que je suis.

Je déteste quand des pys analysent l'œuvre d'un artiste et en déduisent qu'il a souffert d'un manque d'attention quand il était enfant, qu'on l'a battu ou qu'il a été un homosexuel refoulé pendant tant d'années.

Personne ne m'a pris dans ses bras quand j'étais petit, c'est vrai. Mais ma mère était morte, et mon père n'avait pas trop de deux mains pour s'accrocher à son souvenir. Je n'ai pas été victime de mauvais traitements et je ne suis certainement pas gay. Je fais ce qui me semble naturel. Ce qu'on me dit, ce pour quoi j'ai des prédispositions.

Je connais la différence entre le bien et le mal.

Les trois premières ont exigé beaucoup de préparation. Pourtant, malgré mes lettres ou les indices que j'ai laissés, un seul policier a semblé intéressé. Mais, après la Fille numéro 4, ils vont commencer à me prendre au sérieux. Ils n'auront pas le choix.

Alors, j'écris une nouvelle lettre. Je donne à la police une chance de m'arrêter avant que ça n'arrive. Combien de temps leur faudra-t-il pour assembler toutes les pièces du puzzle ? Je leur donne tous les éléments, sauf le nom.

La Fille numéro 4.

Elle change tout.

January

Quand je décroche le téléphone, je ne me doute absolument pas qu'on a trouvé la Fille numéro 4.

Pourquoi l'Homme au sourire ne m'était-il pas apparu la nuit précédente ? Pourquoi le tueur était-il de retour après tout ce temps, quatorze mois pour être précis ?

Pourquoi elle ?

J'arrive sur la scène de crime peu après les inspecteurs Paulson et Murphy. Quelqu'un a pénétré par effraction dans le théâtre municipal, et la femme de ménage a découvert un corps. Ils sont là pour l'enquête de routine ; moi, ma spécialité, ce sont les crimes violents. C'est pour ça qu'ils m'ont appelé.

— Alors, qu'est-ce qu'on a ? je demande, sortant de la voiture.

Paulson finit sa cigarette avant d'entrer dans le bâtiment. Murphy interroge la femme de ménage, qui ne parle pas très bien l'anglais, mais réussit tout de même à bafouiller les mots « corps qui flotte » entre deux sanglots.

— Elle dit qu'elle a pris son service à six heures et demie, ce matin, pour tout nettoyer avant la répétition prévue à neuf heures, explique Murphy, alors qu'il feuillette les pages de son calepin. Elle a rempli le lave-vaisselle pour que les tasses à café soient prêtes quand la troupe serait là, puis elle

a donné un coup de balai dans les toilettes ; ensuite, elle est allée dans la salle et a vu le corps.

— Le « corps qui flotte » ? je fais avec une touche de cynisme dans la voix.

À ce moment-là, Paulson crie :

— Murphy ! Jan ! Amenez-vous ! Ça vaut le coup d'œil.

Après avoir franchi le seuil plongé dans l'obscurité, nous pénétrons dans l'auditorium où la troupe de théâtre amateur locale donne ses médiocres représentations et déclame maladroitement des pentamètres iambiques.

Paulson a éteint les lumières afin de recréer les conditions de la scène telle que lui et la femme de ménage l'ont découverte. Pour que l'effet soit maximal.

— Prêt ? demande-t-il avec une excitation presque enfantine.

Nous hochons la tête de concert.

Quand il rallume, mes yeux s'ajustent assez rapidement à l'intensité lumineuse, mais mon cerveau, lui, me donne l'impression d'avoir besoin de plusieurs minutes pour comprendre ce que je vois.

— Un corps qui flotte, je répète, juste pour moi, approchant de la scène avec circonspection.

Mon regard est fixé sur une femme brune à la peau merveilleusement pâle, étendue à plat ventre. Du sang coule de sa tête et de son visage dans une boîte en plexiglas posée en dessous d'elle ; ses longs cheveux pendent devant ses épaules ; sa tête est penchée et dissimule son identité.

Mais elle semble flotter dans les airs à trois mètres du sol, rien de visible ne permettant d'expliquer ce qui la maintient au-dessus du cercueil en plastique.

Une image d'une horrible beauté.

Autour d'elle a été peint un décor de ciel au crépuscule. Quelques nuages ouateux donnent à la scène une impression de relief. Il ne s'agit clairement pas de l'œuvre d'un amateur.

On dirait une crucifixion perpendiculaire en lévitation.

Elle ressemble à un ange déchu. Exsangue, mais pur.

L'espace d'un instant, nous restons tous cloués sur place, perplexes, tels des seconds rôles dans la pièce qui se joue devant nous. Murphy prend des notes, Paulson allume une nouvelle cigarette, et nos yeux sont rivés sur cette femme, comme si elle était une sculpture, une œuvre d'art. C'est le cas, d'une certaine façon. Cette mise en scène a dû nécessiter des heures de préparations minutieuses.

Je me retourne vers Paulson, et mes yeux demandent : « C'est quoi, ce merdier ? » Il se contente de hausser les épaules et tire une taffe.

Alors que j'avance petit à petit, j'entends un son qui gâche l'étrange sérénité de la scène et nous fait tous les trois sursauter. Un bruit sec, sonore, suivi par le son du gaz s'échappant d'un tuyau.

Paulson arrête de fumer, et Murphy, de griffonner, et ils me rejoignent. Paralysés, nous ne quittons pas la fille des yeux ; le chuintement continue, et nous finissons par en identifier la source : un trou, derrière le cercueil en plastique installé sous le corps qui flotte.

Une machine à glace carbonique disperse une brume qui s'élève et forme de minuscules gouttelettes sur le corps, rendant l'image encore plus saisissante. Je n'ai jamais vu de cadavre aussi superbe.

Dehors, les auxiliaires médicaux arrivent, la lumière de leur gyrophare éclairant la salle d'une lueur bleue qui se dissipe dans la fumée devant nous pour créer une image du paradis.

Dès son entrée, le premier auxiliaire a un mouvement de recul devant le tableau qui l'attend. Butant contre le mur, il appuie par mégarde sur l'interrupteur et plonge à nouveau la pièce dans l'obscurité, à l'exception de la silhouette spectrale qui nous surplombe. Je sens l'anxiété des deux inspecteurs qui se tiennent à mes côtés. Le sentiment de panique provoqué par le manque d'expérience. Ils commencent à donner des signes d'impatience, leur confusion m'apparaît de manière de plus en plus patente. Je prends les choses

en main. Je garde mon calme et concentre ma vision sur la fumée qui enveloppe cette pauvre victime. La lumière bleue venue de l'extérieur me permet de voir la scène d'une façon qui révèle les fins fils métalliques grâce auxquels cette délicate poupée de chiffon flotte au-dessus du spectacle d'un manque d'organisation de plus en plus flagrant.

Je sais que c'est lui.

Je sais qu'il est de retour.

Je sais que c'est sans doute la Fille numéro 4.

Ce n'est pas le travail d'un imitateur. C'est bien trop élaboré. L'imagerie religieuse ne correspond pas à son modus operandi, mais, si j'ai appris une chose des trois premières victimes, c'est que ses raisons ne sont pas motivées par des constantes ou par la logique ; la mise en scène et l'esthétique, voilà ce qui compte.

Je me tourne vers Murphy.

— Descends-la. (Il me lance un regard perplexe. Je le fixe, droit dans les yeux.) Maintenant ! je m'exclame avec autorité, et il se précipite vers les quelques marches qui, sur la droite, mènent à la scène.

Il ferme la boîte en plexiglas, enfermant le sang versé dans un sarcophage transparent. Puis il saute sur le couvercle et se positionne sous la victime. Il lève les yeux vers le corps et aperçoit le fil de pêche qui lui cisaille la peau, mais la maintient parfaitement en équilibre, si bien qu'à l'œil nu d'un observateur non informé, elle semble flotter.

Il lui incline la tête en arrière ; il est la première personne à voir son visage avant de passer son doigt en travers de son torse pour déterminer par où passent les fils. Elle tressaille.

Puis elle tousse.

Elle est toujours en vie...

Murphy en est tout retourné, et j'éprouve moi-même un profond sentiment d'horreur.

— Paulson, viens m'aider à la descendre de là, bon sang ! dit Murphy, et nous nous précipitons tous les deux vers la scène.

Paulson grimpe sur la boîte et s'attaque aux fils à l'aide d'un couteau, tandis que Murphy soulève le corps fragile par-dessous.

Une fois décrochée, sa tête repose sur l'épaule de Murphy, alors qu'il la porte jusque sur la scène. Le deuxième auxiliaire médical est entré avec une civière, et Murphy et Paulson l'aident à étendre la femme sur le dos.

Le premier auxiliaire, pas encore complètement remis de ses émotions, comme en témoignent ses mouvements saccadés, l'attache et l'enveloppe dans une couverture isothermique, tandis que son collègue écarte ses cheveux de son visage poisseux et couvert de sang. Murphy et Paulson semblent avoir été trop absorbés par la libération de la victime pour remarquer quoi que ce soit, et ils commencent à analyser la scène de crime comme le prévoit la procédure.

Mais moi, je m'en rends compte immédiatement.

Alors que l'auxiliaire médical écarte la dernière touffe de cheveux, je vois son visage tailladé dans toute sa beauté, et je la reconnais.

La Fille numéro 4.

C'est Audrey David.

Ma femme.